

Européens bien élevés. Il y avait là des Français, des Slaves, un Allemand, un Balte, deux ou trois Ukrainiens : tous invités par notre ami Jacques von Polier, asthmatique, grand seigneur, russophile et *businessman*. J'avais sur la tête une réplique du couvre-chef impérial, celle qu'on trouve dans les asiles de fous et que j'avais décidé de ne plus quitter pendant notre campagne. J'ai toujours cru aux vertus de la coiffe. Dans les temps antiques, le chapeau faisait l'Homme. Il en va encore ainsi dans l'Orient : ce que vous portez sur la tête vous identifie. L'un des symptômes de la modernité était de nous avoir fait aller dans la rue tête nue. Grâce au bicorne, une mystérieuse percolation alchimique allait peut-être infuser en moi un peu du génie de l'Empereur...

Le bicorne que je portais était la réplique de celui du petit Corse. Ce chapeau cocardé avait coiffé une énigme plus qu'un homme. L'Empereur était né sur une île de granit, plantée de châtaigniers, sans savoir qu'il portait en lui une énergie monstrueuse. Comment devient-on ce que l'on est ? C'était la question que le destin de Napoléon nous posait. Quels mystérieux enchaînements conduisirent l'obscur officier jusqu'au sacre de Notre-Dame de Paris, en 1804 ? Quelles forces mantiques le propulsèrent au commandement d'un demi-million de guerriers, redoutés par l'Europe entière ? Quelle étoile le mena au triomphe ? Quel génie lui inspira ses techniques de dieu grec : la foudre, l'audace, le *kairos*.

Il avait persuadé ses hommes que rien ne résisterait à leur marche glorieuse. Il leur avait offert les Pyramides en 1798, la Rhénanie en 1805, les portes de Madrid en 1808, les plaines de Hollande en 1810. Il avait mis à genoux l'Angleterre en 1802, à Amiens et contraint le tsar de toutes les Russies à ronronner gentiment, à Tilsit en 1807. Il avait régenté l'administration, réformé l'État, bouleversé les vieux modèles de civilisation, bâti une légende aux accents macédoniens.

Et, soudain, le rêve allait s'écrouler à cause d'une marche à la mort dans les steppes de Russie. L'année 1812 fut un tourbillon d'ombres dont le premier chapitre allait se jouer sur les bords du Niémen et s'achever trois ans plus tard entre les murs mangés de salpêtre de Sainte-Hélène.

Donc, nous buvions les vins de von Polier. On descendait du cabernet de Crimée, on mangeait des harengs à l'aneth, du boudin aux aïelles, des cornichons sucrés. Il y avait des carafons remplis de cet élixir de l'oubli – c'est-à-dire du pardon – et de la joie mauvaise : la vodka biélorusse, cristalline comme l'eau de Savoie. Notre hôte s'était installé à Moscou vingt ans auparavant, lassé de la France, de ses régulations, des charcutiers poujadistes, des socialistes sans gêne, des géraniums en pot et des ronds-points ruraux. La France, petit paradis peuplé de gens qui se pensent en enfer, administré par des pères-la-vertu occupés à brider les habitants du parc humain, ne convenait plus à son besoin de liberté.

Il avait eu envie d'aventure, de réel. Il préférait négocier avec des *businessmen* à têtes de brutes plutôt qu'avec des barracudas d'HEC qui n'avaient jamais l'idée de lui proposer une cuite au sauna après la négociation du contrat. Jacques se sentait plus proche d'un pêcheur du lac Lagoda que d'un type lui déroulant un « prévisionnel ». Et, justement, en France, chacun lui paraissait préoccupé de son propre bilan. Depuis, il traînait dans les recoins de l'ex-URSS sa haute stature, ses gestes généreux et deux yeux noirs et fous avides de tomber sur une occasion de ne pas dormir.

En 2008, il avait racheté l'usine d'horlogerie Raketa, fondée au XVII^e siècle par le tsar Pierre le Grand et annexée par les Soviétiques dans l'objectif de graver la légende de l'URSS. À chaque événement, le Politburo ordonnait l'édition d'une montre. Il existait des modèles à la gloire des sous-marinières, des Jeux olympiques de 1980, du premier vol spatial de Gagarine, des expéditions polaires. L'usine était tombée en déshérence en 1991, à la chute de l'Union. Les mauvaises affaires excitaient l'esprit de Jacques, les causes perdues lui emportaient l'âme. Des six millions de montres produites en 1990, l'usine n'en fabriquait plus qu'un pauvre millier au seuil des années 2000. Les employés, subissant des arriérés de salaires de six mois, se réduisaient à cinquante oubliés là où ils pointaient par milliers sous Gorbatchev.

Et Jacques, lui, s'échinait à faire renaître la marque. Il y mettait toute son énergie, tout son cœur. Les Russes,

d'abord goguenards, avaient fini par considérer avec admiration ce Parisien qui ne voulait pas laisser mourir la seule usine de précision de ce pays d'approximation et qui bataillait pour que le pouls des Raketa batte encore au poignet des Moujiks.

Gras et moi, nous étions fiers comme des tracto-ristes de la brigade agricole numéro 12 décorés de la médaille du travail : Jacques venait de nous faire cadeau de deux montres frappées de l'aigle napoléonien, éditées par ses soins pour le bicentenaire de la campagne de 1812. Au revers étaient représentés les profils de Napoléon et de Koutouzov, face à face, sur le champ de bataille de Borodino. Avec une montre pareille, on pouvait foncer dans l'hiver et dans la nuit sans rien craindre. Sauf les retards, parce que les mécanismes n'étaient pas encore automatisés et que nous autres, enfants de l'Ouest, avions perdu l'habitude de remonter les montres.

À table, il y avait Thomas Goisque, l'ami de dix ans, photographe devenu russophile plus tardivement que nous, mais avec la même ardeur. Il venait de nous rejoindre. Son atterrissage à l'aéroport de Cheremetievo, à quarante kilomètres du centre-ville de Moscou, l'avait démoralisé. Par le hublot, il avait découvert le vrai visage de l'hiver russe : un paysage dépressif. Les couleurs avaient déserté le monde. La forêt avait l'air abattue. Le ciel était une défaite, la neige avait la couleur du ciment. Partout, la boue.

heures de cette terrible nouvelle : Minsk était aux mains de l'ennemi.

Sans répit, les hommes marchaient sur la piste. Inkovno, Krasny, Orcha passèrent lentement, stèles d'épouvante. Même l'Empereur devait descendre de voiture et marcher appuyé sur le bras de Caulaincourt ou d'un aide de camp. La route était jonchée de chevaux et d'hommes crevés, de civils et de militaires à l'agonie, de caissons, de chariots, de canons de tout ce que l'armée en débandade perdait derrière elle. Ceux qui n'étaient pas morts trébuchaient sur les cadavres de ceux déjà tombés. Et les hommes avançaient, par des plaines à fendre l'être. Le froid avait calciné l'espoir, Dieu n'existait pas, le mercure chutait et ils mettaient encore un pas devant l'autre. Fous de souffrance, décharnés, gelés, mangés de vermine, ils allaient devant eux, des champs couverts de morts vers d'autres champs de linceuls. Chaque pas arraché constituait le salut en même temps que la perte. Ils marchaient et ils étaient maudits.

Comment ces hommes supportèrent-ils cette marche des fous ? Comment quelques-uns d'entre eux survécurent-ils au carnaval de la mort mené tambour battant dans la nuit et le gel ? De quel métal étaient-ils frappés, ces squelettes en shakos qui acclamaient encore celui-là qui prétendait les tirer de l'enfer par le chemin même qui les y avait amenés ? Fallait-il que Napoléon irradiât d'une force galvanique pour que ses hommes ne lui tiennent pas rancune de leur infortune et, mieux !

perdent toute amertume à son apparition ! Pas un soldat n'aurait conçu l'idée d'en vouloir à l'Empereur. Quoi ? disaient-ils. En tenir rigueur à celui qui nous avait conduits en Égypte, en Italie et en Espagne, qui avait soumis le monde et fait trembler les souverains d'Europe, qui avait fait de l'énergie, de la jeunesse et de l'héroïsme les vertus d'un règne. Léon Bloy le martèle dans les pages écrites à la dynamite de *L'Âme de Napoléon* : « Quand ces pauvres gens mouraient en criant : "Vive l'Empereur !" , ils croyaient vraiment mourir pour la France et ils ne se trompaient pas ». Et Bloy de s'émouvoir du pauvre grenadier, trouvant la force de s'extasier quand l'Empereur passe à pied au milieu des fantômes de la Vieille Garde, « lui, si grand, lui qui nous fait si fiers ».

Bourgogne n'était pas en reste dans l'affection au chef, mais, au détour d'une page, il livrait une autre clé : « Si nous étions malheureux, mourant de faim et de froid, il nous restait encore quelque chose qui nous soutenait : l'honneur et le courage ». L'honneur et le courage ! Comme ils résonnaient étrangement, ces mots, deux cents années plus tard. Étaient-ils encore en vie, ces mots, dans le monde que nous traversons pleins phares ? Nous fîmes une courte halte sur le bas-côté, il neigeait, la nuit semblait en larmes dans le faisceau des phares. Dieux, me disais-je, en pissant dans le noir, nous autres, pauvres garçons du XXI^e siècle, ne sommes-nous pas des nains ? Alanguis dans la mangrove du confort, pouvions-nous comprendre ces spectres de 1812 ?

Pouvions-nous vibrer des mêmes élans, accepter les mêmes sacrifices ? Les comprendre seulement ? Les Trente Glorieuses avaient servi à cela : nous aménager des paradis familiaux, des bonheurs domestiques, des jouissances privées. Nous permettre d'avoir *beaucoup* à perdre. Aurions-nous été prêts à abandonner nos Capoue pour forcer le Moujik sous les bulbes ou conquérir les pyramides ?

Et puis, nous étions devenus des *individus*. Et, dans notre monde, l'individu n'acceptait le sacrifice que pour d'autres individus de son choix : les siens, ses proches – quelques amis peut-être. Les seules guerres envisageables consistaient à défendre nos biens. Nous voulions bien combattre, mais pour le salut de nos paliers d'appartement. Nous n'aurions plus surenchéri d'enthousiasme à l'idée de nous sacrifier pour une idée abstraite, supérieure à nous-même, pour un intérêt collectif et – pire – pour l'amour d'un chef.

Il faut dire que le xx^e siècle était passé et sa hideur nous tenait en effroi. C'était cela qui nous séparait des Grognards. Nous savions que Verdun et Stalingrad, Buchenwald et Hiroshima avaient déchu l'Homme et nous étions harassés. Désormais, l'évocation de la conquête sonnait comme une absurdité.

La neige redoublait alors que nous approchions de Borissov. J'étais aveuglé. La ligne blanche était mon fil d'Ariane, je la fixais désespérément, au bord du dérapage. Je freinais par réflexe quand les feux rouges d'un camion entraient dans mon champ de vision, manquais

à tout moment d'emboutir le side-car de devant. Je pilotais en gestion de crise. Et une voix intérieure me susurrait : « C'est comme cela que tu vis depuis quarante ans, mon pauvre pote ». Un panneau accroché par mes phares à l'entrée d'un pont me fit l'effet d'une décharge électrique : Berezina. Nous passâmes la rivière, sans le moindre incident.

Nous trouvâmes un petit hôtel d'allure soviétique au pied duquel nous alignâmes les trois machines. J'alpaguai Vitaly :

« Mon vieux, le nouveau casque que tu m'as donné à Smolensk ce matin est une horreur ! J'ai roulé les dernières heures sans rien voir.

– Je crois comprendre », dit Vitaly.

Le casque était neuf et j'avais oublié de retirer la pellicule de plastique fumé qui protégeait la visière. J'avais roulé cent kilomètres dans la nuit biélorusse avec un écran devant les yeux.

Chaque soir, il fallait vingt minutes pour ôter nos couches de vêtements. Une fois que nous eûmes transformé la chambre en souk tangérois, on nous indiqua une taverne qui portait le nom de « bivouac de l'Empereur ». La poignée de la porte représentait un bicornes. Une Olga à ongles mauves servait la bière à des routiers dans un décor de chalet. Sur les murs, des cartes de la bataille de la Berezina, un portrait de Koutouzov, une gravure de Napoléon : ici, on cultivait le souvenir. Nous lapâmes des litres de soupe au chou et il fallut marcher longtemps dans les rues de Borissov

pendant des semaines. La nuit, je les voyais, ces civils éperdus et ces soldats blessés, ces bêtes suppliciées, danser leur sabbat devant mes yeux. J'offrais mes insomnies à leur souvenir. Le jour, mon imagination à leur sacrifice.

Je pensais à ces corps humains dont la masse indistincte constituait un *corps* d'armée. Ces garçons bien vivants, ces chevaux écumants étaient immolés par poignées sur le geste d'un général qui commandait un mouvement à ses troupes. D'un point de vue tactique, les soldats étaient les pièces anonymes d'un dispositif. Ils n'avaient pas de valeur individuelle. Ils n'étaient pas considérés comme des êtres différenciés. Pas plus qu'une goutte d'eau n'est prise en compte lorsqu'on évoque un bras de rivière. Une troupe est une catégorie abstraite dans l'esprit de celui qui l'envoie au feu. Elle ne correspond pas à l'addition de soldats aux noms et aux visages distincts. Elle est une masse sans visage de laquelle sont soustraits quelques milliers d'éléments au soir de la bataille, à l'heure des comptes.

Vue de la colline ou de l'éminence sur laquelle se tenait l'état-major, à quoi ressemblait une bataille ? Les tableaux du XIX^e siècle nous en donnaient une idée : à une mêlée, à la fusion de coulées de lave dont on ne distingue pas les particules – c'est-à-dire les hommes. Une bataille napoléonienne avait quelque chose de fluide. Les troupes étaient des langues visqueuses qui rampaient les unes vers les autres, se mêlaient ou se repoussaient à la manière du mascaret.

Napoléon cessa-t-il une fois, dans son existence, de considérer les pertes humaines du seul point de vue de la statistique ? Daigna-t-il une fois abandonner la lorgnette du stratège pour concevoir que les « morts sur le terrain » ne se réduisaient pas à une expression ? Sut-il que, derrière ces mots, se tramaient des événements particuliers, des faits humains ? Se plaça-t-il un jour du côté de la tragédie ? Ses nuits furent-elles troublées par la vision d'un seul de ces cadavres ? Souffrit-il, dans le silence de la nuit, d'avoir ouvert les portes de la guerre et précipité des nations entières dans le gouffre ? Fut-il tourmenté par les fantômes ?

Nous passâmes sous le ministère de la prédation fiscale, à Bercy. Sur l'autre rive, les tours de la bibliothèque François-Mitterrand réfléchissaient des nuages.

Il y avait une dernière question. Quel était aujourd'hui le terrain d'expression de l'héroïsme ? Nous autres, deux cents ans après l'Empire, aurions-nous accepté de charger l'ennemi pour la propagation d'une idée ou l'amour d'un chef ? Une mobilisation générale aurait-elle été possible en cette aube du XXI^e siècle ? Je me souvenais de mon grand-père de 1914, qui avait pataugé cinq ans durant dans les tranchées de la Somme et n'en avait conçu aucune amertume. Ses lettres, comme celles des autres Poilus, étaient de résignation. Elles disaient que c'était le destin, qu'il fallait servir la patrie et qu'on n'y pouvait rien.

Étions-nous capables de cela ? De cette retenue, de cette acceptation ?

J'avais l'impression que non. Nous avons perdu nos nerfs. Quelque chose s'était produit depuis l'après-guerre. Le paradigme collectif s'était transformé. Nous ne croyions plus à un destin commun. Les hommes politiques balbutiaient des choses dans leur novlangue à propos du « vivre ensemble », mais personne n'y croyait, personne ne lisait plus Renan et nul ne prenait la peine de proposer l'idée d'un roman collectif.

Qu'est-ce qui s'était passé pour qu'un peuple devînt un agrégat d'individus persuadés de n'avoir rien à partager les uns avec les autres ? Le shopping, peut-être ? Les marchands avaient réussi leur coup. Pour beaucoup d'entre nous, *acheter des choses* était devenu une activité principale, un horizon, une destinée. La paix, la prospérité, la domestication nous avaient donné l'occasion de nous replier sur nous-même. Nous cultivions nos jardins. Cela valait sans doute mieux que d'engraisser les champs de bataille.

J'avais eu, en Afghanistan, une conversation avec deux jeunes capitaines français. Nous avons longuement parlé, assis sur un rocher dans le parfum des armoises. On s'était demandé pour quel motif nous serions prêts à mourir. La patrie ? avais-je avancé. Ils s'étaient écriés qu'ils aimeraient bien. Encore eût-il fallu que ceux qui nous dirigent la glorifient. Les petits capitaines avaient ajouté tristement que c'était loin d'être le cas. La cause était décotée. Le mot même était ringard. Or personne ne veut mourir pour une idée honteuse. Qui se jetterait dans un jeu dont on vous explique qu'il n'en

vaut pas la chandelle ? C'était précisément là où le génie de Napoléon s'était déployé. L'Empereur avait réussi une entreprise de propagande exceptionnelle. Il avait imposé son rêve par le verbe. Sa vision s'était incarnée. La France, l'Empire et lui-même étaient devenus l'objet d'un désir, d'un fantasme. Il avait réussi à étourdir les hommes, à les enthousiasmer, puis à les associer tous à son projet : du plus modeste des conscrits au mieux né des aristocrates.

Il avait raconté quelque chose aux hommes et les hommes avaient eu envie d'entendre une fable, de la croire réalisable. Les hommes sont prêts à tout pour peu qu'on les exalte et que le conteur ait du talent.

Le petit Corse avait utilisé toutes les techniques de la publicité. Il avait mis en scène son sacre, embrassé un héritage sans procéder à l'inventaire, imaginé une nouvelle esthétique. Il avait distribué de nouveaux titres, réécrit les pedigrees, inventé des récompenses. Sous ses mains de marionnettiste, une nouvelle cour s'était mise en place. Le système reposait sur le mérite : tout le monde pouvait décrocher la timbale et postuler aux charges suprêmes. Vous étiez commis charcutier ? Vous pouviez finir maréchal ! Il n'était plus nécessaire d'être bien né, il suffisait d'être ardent ! Il avait produit des slogans. Ses répliques s'étaient imprimées dans l'inconscient collectif. Sa correspondance et ses bulletins avaient fait office de communiqués pour les affaires immédiates et d'archives pour la postérité. À la bataille, il avait bousculé les vieilles règles. Il avait érigé